

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 9

Artikel: Guerre révolutionnaire
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
 Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
 Prix du numéro : Fr. 1.50

Guerre révolutionnaire

L'expression, qui est maintenant adoptée, ne paraît cependant pas rigoureusement exacte et peut prêter à confusion. Le mot révolution implique l'idée d'un mouvement spontané, né de la masse quasi unanime d'un pays. Le meilleur exemple qui puisse en être donné est la révolte hongroise contre un régime étranger, avec improvisation de formations sans caractère militaire réel. La révolution russe de 1917 se fit à main armée et établit son pouvoir par des opérations de force, qui furent une vraie guerre révolutionnaire ; son coefficient d'improvisation fut d'ailleurs prépondérant.

Or ce qu'on appelle maintenant « guerre révolutionnaire » pourrait beaucoup plus se définir par des mouvements soigneusement préparés, fomentés, actionnés et alimentés de l'extérieur. Les caractères de spontanéité et d'improvisation hâtive n'y existent pas. C'est de la sédition préfabriquée et du terrorisme importé ; la direction du mouvement demeure lointaine

Voir au sujet de la « Guerre révolutionnaire » les fascicules de janvier et février-mars 1957 de la *Revue Militaire d'Information*, notamment les études signées Hogard, Ximenès, Souyris, d'Encausse, etc., ainsi que la Conférence du Colonel Lacheroy.

et invisible. Il faudrait donc une périphrase pour la qualifier, ou un mot nouveau, une image, telle que la *V^e Colonne*. Mais cette « guerre révolutionnaire » emprunte précisément, d'où son nom, des techniques nées des nécessités des mouvements de révolte et mises au point par la suite. Les perfectionnements ainsi intervenus font qu'une vraie forme nouvelle de guerre est apparue, se superposant aux procédés classiques. Cette forme nouvelle est maintenant suffisamment accusée pour qu'elle mérite d'être étudiée.

I. LES ANTÉCÉDENTS JUSQU'A LA GUERRE D'INDOCHINE

De tout temps ont existé des séditions et des mouvements de rébellion contre un envahisseur ou un régime établi. Ils ont donné lieu parfois à des guerres, qui ont rarement été victorieuses par elles-mêmes. Ou bien la révolte a réussi en un temps très bref à emporter le pouvoir ou bien, malgré des succès initiaux, qui en général caractérisent de telles luttes, elle est vouée à l'insuccès par manque d'organisation, de direction compétente et de troupes solides. Réduite à elle-même et sans assises, elle ne peut durer et finit par succomber sous les coups de forces organisées. Lorsqu'elle tente de mettre elle-même une armée sur pied, elle court immanquablement à la défaite en raison de la valeur médiocre de ses formations improvisées, à moins naturellement de circonstances particulières. La guerre civile d'Espagne, bien que les rôles aient été inversés, le pouvoir subversif étant en place — offre l'exemple typique d'un mouvement tout d'abord victorieux mais qui n'a pas pu résister à l'épreuve des armes.

Pour durer, un mouvement révolutionnaire, s'il n'a pas été presque immédiatement couronné de succès, doit avoir obligatoirement recours à une aide extérieure. Sa meilleure chance consiste à servir d'appoint à un des camps lors d'une guerre. Et cet appoint peut être excessivement précieux, car la vraie force d'une insurrection, seul procédé convenant à sa faiblesse même, est la guérilla, faite d'une infinité d'actions minimes,

toujours répétées dans le temps et l'espace ; elle devient susceptible de semer la plus grande insécurité dans les arrières d'une lourde armée de guerre. Des forces constituées ne peuvent venir à bout d'un tel adversaire que par un lent processus de pacification et d'emprise sur de vastes étendues de pays, ou en abattant la tête du mouvement, souvent insaisissable.

Telle était donc, en résumé, jusqu'à un temps relativement récent, les caractéristiques généralement reconnues des guerres d'origine séditieuse. Mais cette forme de guerre a subi non pas tant un changement, car dans son essence elle demeure immuable, que de profonds perfectionnements que lui a apportés un novateur chinois, remarquable dans son genre, Mao Tsé Toung. Dans la longue lutte contre les Japonais, il a élaboré les règles de la « guerre révolutionnaire » et surtout il a codifié les phases successives devant l'amener au succès. Il a compris que son plus grand avantage était la guérilla et son plus sérieux inconvénient, son manque de direction et de coordination des efforts, précisément parce qu'elle agit par phases successives à objectifs très gradués. De plus, il a admis l'absolute nécessité, soit de s'appuyer sur des forces organisées amies, soit d'en créer lui-même, mais de ne les engager qu'à coup sûr, lorsque le lent travail de « pourrissement » — selon le terme de la guerre d'Indochine — aura été accompli et dans les zones où il atteint son maximum d'intensité. Cependant il faut bien reconnaître qu'il a toujours bénéficié d'un précieux et puissant appui extérieur, qui se retrouvera dès lors constamment à l'arrière-plan des guerres dites révolutionnaires.

Au début de la guerre contre l'Allemagne, les armées soviétiques, mal engagées, furent dirigées selon les méthodes empiriques de semi-guérilla nées de l'époque de la Révolution russe, pendant laquelle elles paraissaient avoir fait leurs preuves. Mais dans une guerre classique, elles faillirent aboutir à un désastre irrémédiable. Les dirigeants soviétiques, lors de la refonte de leurs forces, comprirent que les formations régulières devaient être conduites selon des principes plus orthodoxes. En revanche, des éléments spéciaux pouvaient en

même temps apporter une aide précieuse par des opérations de pure guérilla. Staline fit étudier et étudia lui-même les procédés de Mao Tsé Toung. Ceux-ci, expression typique du tempérament chinois, existaient sous forme d'une sorte d'opuscule à l'usage des chefs partisans. Quelques rares exemplaires étaient sortis de Chine, mais n'avaient guère attiré l'attention.

Le Généralissime soviétique saisit immédiatement le profit qu'il en pouvait tirer en raison de la situation difficile de ses forces et du fait même de cette situation. Et cela d'autant plus que dans les armées modernes de l'époque, personne ne s'attendait à d'autres procédés que ceux de la guerre classique. Les circonstances se prêtaient au plus haut point à une guerre de partisans. Les immenses étendues de territoire cédées par les Russes dans leur retraite étaient couvertes de plusieurs centaines de milliers de soldats provenant de nombreuses grandes unités entièrement disloquées. Pour échapper à la captivité, ces hommes s'étaient réfugiés dans les bois et les marécages, où ils vivaient de rapine. Lorsque la retraite soviétique put être beaucoup mieux dirigée et ordonnée, on laissa à l'arrière des unités spéciales, dites « Détachements de destruction », qui servirent de noyaux aux éléments épars et livrés à eux-mêmes. En outre, et ce fut peut-être le point essentiel, les cadres du parti communiste, sa filière, furent conservés sur place clandestinement, en ce sens que les chefs connus furent emmenés, mais remplacés par des sous-ordres.

Ainsi la guérilla, tout en conservant le caractère semi-anarchique qui lui est propre, allait être conduite, sans que les exécutants en aient réellement conscience, par l'Etat-Major Général soviétique lui-même, où aboutissait par le seul canal du parti la filière partant des partisans. Ceux-ci devaient vivre sur le pays et même se procurer des armes et leurs munitions sur l'ennemi. Outre des agents spéciaux chargés de missions ultra-secrètes, on ne parachuta presque que des postes de radio, afin de maintenir coûte que coûte la liaison entre les partisans et le commandement supérieur. Au début, ceux-ci se heurtèrent à l'hostilité de la population qu'ils rançonnaient.

Il fallut, notamment en Ukraine, les réquisitions trop lourdes des troupes d'occupation pour modifier quelque peu cet état d'esprit. Ainsi, surtout au début — c'est un des traits essentiels et constants de la « guerre révolutionnaire » — l'action brutale des partisans fut dirigée principalement contre leurs propres compatriotes. Seuls des procédés de terreur leur donnèrent de l'emprise sur ceux-ci et leur assurèrent des moyens d'existence et de précieuses complicités. Finalement, de gré ou de force, les populations préférèrent se soumettre à eux plutôt qu'à un ennemi devenu trop exigeant.

Les formations de partisans prirent une extension considérable, surtout durant la seconde partie de la guerre. Cette activité est encore relativement peu connue, car les études sur la guerre germano-russe ont surtout porté sur les opérations militaires proprement dites. Les Russes y trouvèrent des avantages énormes. Outre une insécurité généralisée qui régna dans les arrières des armées allemandes, immobilisant jusqu'à une quinzaine de divisions, un courant fort important de renseignements ne cessa d'affluer au G.Q.G., soviétique, toujours par le canal du parti, au point que dans l'organisation actuelle du haut-commandement russe cette liaison partisans-parti-G.Q.G. subsiste ; elle demeure donc prête à être réutilisée sous une forme étendue et qui sera forcément adaptée à de nouvelles conditions.

A part leur implantation et leur activité permanente dans les arrières de l'ennemi qui furent laissées à leur initiative, les partisans recevaient des consignes d'intensification de leurs coups de main sur tel ou tel point où il importait d'apporter une aide plus prononcée aux forces en campagne. Il ne s'agissait naturellement que d'actions sur le plan local ou tactique ou sur les convois des forces allemandes. Mais, comme il a été dit, le système prit un développement considérable ; des régions entières furent littéralement infestées. Il finit par fonctionner avec une aisance telle que l'on peut dire qu'il acquit une vraie portée stratégique. En effet, le haut-commandement soviétique en était venu à varier avec succès l'activité subversive par zone

opérationnelle au gré des nécessités de ses grandes offensives. On a cité également l'extraordinaire exemple d'une activité intentionnellement réduite dans une région traversée par une voie ferrée pour permettre aux réserves d'un groupe d'armées allemand d'y passer, attirées par une feinte des armées russes en campagne. Revenues de leur erreur, les forces allemandes ne purent accomplir le trajet inverse. Ce n'est d'ailleurs que dans la toute dernière partie de la guerre que les Allemands purent élaborer des procédés de protection efficaces contre les partisans, mais ne portant que sur la défense immédiate de leurs troupes et installations.

On imagine aisément que les Soviétiques comprirent toute la valeur de la guerre de partisans (qui n'était pas encore appelée « révolutionnaire »). Sous une autre forme, adaptée à la paix, ou plutôt à la guerre froide, des procédés semblables furent encore employés pour subjuguer l'un après l'autre les pays du glacis. S'appuyant sur l'idéologie communiste, créant des milices prolétariennes ou d'usine, qui ne devaient intervenir qu'aux moments décisifs, et poursuivant un intense travail de terrorisation des populations, le tout étant de surcroît parfaitement synchronisé au sommet de leur propre hiérarchie, ils parvinrent comme on le sait à une réelle maîtrise dans leur processus d'expansion. Celui-ci ne fut limité que par les pays où stationnaient des forces de l'Occident, car on ne saurait trop le répéter, le système n'est valable que par la présence à proximité immédiate, ou relativement immédiate, de forces militaires constituées.

Ainsi, la «guerre révolutionnaire» est née, a été perfectionnée et a fait ses preuves. Appliquée sous des formes parfois différentes, elle n'en porte pas moins, telle une pièce comptable régulièrement établie, ses deux signatures : chinoise et russe.

On l'a retrouvée en Extrême-Orient, Corée pour une part, Indochine, en pleine puissance, et Malaisie. On la retrouve maintenant en Orient et surtout en Afrique du Nord.

Durant les douze années qui ont suivi la guerre, c'est certainement la France qui en supporta le maximum d'effets au point qu'on pourrait parler d'une guerre larvée franco-russe si d'adroites propagandes ne suggéraient constamment de prétendus méfaits du colonialisme. Or, il ne s'agit en définitive, dans les zones lâchées par l'Occident, que d'une mutation des influences extérieures. Celles de l'Europe sont peu à peu supplantées par une emprise sino-russe, ou ... américaine. Le phénomène se vérifie de l'Extrême-Orient au Proche-Orient, à part quelques régions durement tiraillées d'un côté ou de l'autre.

La région où a sévi avec le maximum d'intensité la « guerre révolutionnaire » fut sans doute l'Indochine. Elle y fut favorisée par la situation plus qu'ambiguë née de la guerre, qui provoqua des bouleversements et d'importantes infiltrations d'éléments subversifs. Il ne saurait être question de refaire l'historique de cette guerre, mais bien d'en tirer les enseignements, précisément dans le domaine des mouvements séditieux et insurrectionnels, qui eurent de toute évidence une part prépondérante dans l'issue de la lutte. La question est d'une actualité d'autant plus brûlante que la « guerre révolutionnaire », affirmant encore une fois la valeur de ses procédés, s'étend dès lors à d'autres horizons. De nombreux auteurs militaires français, ayant été pour une grande part mêlés aux événements, ont traité le sujet. Il apparaît d'un intérêt certain d'en présenter l'essentiel, cette forme nouvelle de la guerre, ou du moins plus exactement des procédés en complément des opérations classiques, étant appelée à prendre une extension dont l'ampleur ne peut encore être définie. Mais tout permet d'admettre que l'emploi en sera développé au maximum. La connaissance des parades d'ores et déjà élaborées peut être considérée comme tout aussi utile.

Il ressort en premier lieu de ces études, et tous les auteurs en question se sont attachés à le mettre en relief, l'importance primordiale en « guerre révolutionnaire » de la conquête des populations avant celle du terrain lui-même — conquête

psychologique au premier chef. Cet objectif humain doit être atteint, si ce n'est complètement, ce qui ne serait guère possible, du moins dans une large mesure, avant tout autre activité militaire. Les procédés de guerre proprement dite ne viendront que par la suite et ils ne feront au début qu'accélérer ce mouvement de mainmise sur les populations. Mao Tsé Toung disait : « Nous sommes contre un point de vue purement militaire et le principe des bandes errantes, mais nous considérons l'armée rouge (dans ce cas il s'agit de l'armée rouge chinoise) comme un organisme de propagande et un facteur d'organisation du pouvoir populaire ». Cette phrase est à la base des conceptions du novateur chinois. Elle prend tout son sens lorsqu'on envisage la primauté absolue donnée à la prise en main des populations en vue de leur faire jouer un rôle de plus en plus actif, les forces armées restant un support de l'organisation de la lutte, un foyer d'éléments entièrement façonnés ; et seulement en dernier ressort un facteur d'intervention.

Cependant cette conquête de la population ne peut pas s'effectuer sans reposer sur une base, qui est celle de la conviction idéologique. Etant donné que toutes les « guerres révolutionnaires » qui se sont déchaînées depuis une vingtaine d'années sont à direction lointaine et inspiration communistes, il y aurait lieu d'admettre que les populations ayant pu être acquises, pourtant très souvent primitives, ont été presque subitement gagnées au communisme orthodoxe. Or on est loin de compte. Mais on sait que, selon ses préceptes, le communisme ne répugne aucunement à masquer ses principes. Là également, la conviction idéologique ne viendra et ne sera réellement diffusée que par la suite. Au début le travail de propagande repose beaucoup plus sur une identité de race, la xénophobie et des intérêts locaux habilement exploités. Les postulats énoncés sont naturellement réduits à leur plus simple expression. Leur affirmation mille fois répétée comptera beaucoup plus que leur valeur propre. Ce procédé a d'ailleurs déjà été utilisé avec un haut rendement par les régimes totalitaires.

Telle est donc la base essentielle : une conviction idéologique, dont l'adaptation à un milieu donné est d'une importance tout aussi grande. Mais ce sont là des facteurs absolument inertes par eux-mêmes, qu'il s'agit de vivifier selon un plan ou un ensemble de processus, sérieusement établi. Il constituera la trame de la « guerre révolutionnaire ». On y distingue plusieurs phases, classées de la manière ci-après, qui n'a rien de rigide, car elles s'imbriquent les unes sur les autres en fonction des progrès réalisés : la cristallisation, l'organisation et la militarisation.

Sous le premier vocable a été compris le travail initial de propagande idéologique effectuée par des « activistes », qui opèrent naturellement d'une façon très progressive. S'appuyant sur les premiers adeptes, très souvent des éléments aventureux et peu recommandables, ils poursuivent inlassablement jusqu'à la formation d'un noyau. Le succès varie au gré des circonstances, mais sans que jamais ne devienne perceptible un relâchement sur les esprits. En fait, il importe aussi bien de convaincre les populations, de les faire sortir de leur indifférence ou de leur attentisme, que de semer des nouvelles touchant le moral de l'adversaire.

L'organisation consiste à créer, sur la base des premiers noyaux, des organismes rudimentaires à qui il est donné des responsabilités, et des équipes de choc, procédant à des coups de main, notamment pour se procurer les armes d'un poste ou d'une escorte. Puis sont créés des conseils de village et mis en place des réseaux occultes et des hiérarchies parallèles à celles du pouvoir établi, permettant la transmission rapide des consignes et instructions. Il va de soi que les intéressés ne connaissent que le strict minimum des maillons de la filière à laquelle ils appartiennent.

A la phase de la militarisation, un pas important est franchi. Les équipes de choc donnent naissance à des bandes locales, dont les effectifs ne sont d'ailleurs jamais très importants. L'activité de plusieurs bandes d'une cinquantaine d'hommes au maximum se révèle beaucoup plus efficace que celle d'une

bande trop considérable, même d'un effectif bien supérieur à la totalité des précédentes. Aux coups de main isolés succèdent de grosses embuscades, qui sont déjà presque de vraies opérations de guerre ou d'une guérilla très poussée. Ces bandes deviennent des unités d'intervention, dont les meilleures sont groupées en forces principales. Et ces dernières s'appuient sur les éléments de guérilla, ainsi que sur des milices purement locales d'autodéfense. Il se produit donc une lente graduation dans la formation des forces. Leur interpénétration n'est jamais rompue ; la coupure classique entre militaires et civils demeure inexiste. On en arrive ainsi à la réalisation du précepte de Mao Tsé Toung : « Une armée rouge, force principale, sans l'appui de la population en armes et de la guérilla, seraient un guerrier manchot ». Il faut reconnaître que le système, s'il fait fi des règles du droit des gens, est d'une logique rigoureuse.

A ces différentes phases du processus progressif de la subversion d'un pays ou d'une région, il y a encore lieu d'ajouter la mention d'un certain nombre de procédés qui ont été systématiquement employés dans les différentes « guerres révolutionnaires » actuelles. Ils constituent le facteur de destruction de la puissance adverse, pour tendre ensuite à la construction de toutes pièces d'un nouveau pouvoir. Ce sont principalement :

— la dislocation du cadre social en fonctionnement, par la résistance passive, des troubles sous des formes diverses, et surtout le terrorisme dirigé contre les cadres normaux qui jouissent d'une forte influence sur la population et sont capables de la faire persévéérer dans l'ordre établi : élite traditionnelle, dirigeants aux titres les plus divers, corps enseignant (d'où l'acharnement contre les écoles en Algérie), etc. ;

— l'intimidation, qui procède par des défilés et meetings de masse, la menace suivie d'assassinat, les sabotages ; ce qui est recherché n'est pas tant la suppression d'un obstacle ou de personnes, que la propagation d'un état de crainte, de repli sur la défensive des élites ou l'abandon de leur situation ;

— la démoralisation s'opère par des campagnes de dénigrement systématique, qui doivent aller jusqu'à faire douter les agents du pouvoir de leur propre raison d'agir, ou du moins de la valeur et de l'opportunité de leur action ;

— enfin, l'élimination de tous les sujets de la communauté restés insensibles aux propagandes d'intoxication, aussi bien irréductibles que simplement neutres.

L'énumération de ces procédés met en évidence qu'il s'agit en fait de vrais moyens de combat en vue de prendre pied dans une région, souvent à meilleur compte que par une campagne militaire. Le terrorisme, les assassinats, les attentats de toutes sortes, les dépradations, etc., contrairement à ce qu'on pourrait croire à première vue, ne sont aucunement aveugles. Ils sont dirigés dans le temps et l'espace, échelonnés pour ainsi dire scientifiquement et gradués selon les nécessités afin de progresser de proche en proche. Et leur premier objectif consiste à créer des zones, en général d'accès difficile, qui ont dû être abandonnées par le pouvoir et qui vont servir de bases à cette rébellion organisée, et d'où celle-ci étendra ses hiérarchies parallèles et lancera de nouvelles vagues de terrorisme. Enfin, dans ces zones, seront réunis de nouveaux adeptes, gagnés de gré ou de force ; leur instruction y sera poursuivie et les spécialistes sélectionnés ; les récalcitrants y seront également réunis et souvent « liquidés ». Il y a lieu encore de noter qu'avant toute entreprise sur un pays donné, la formation des premières équipes, ainsi que d'une manière générale le démarrage de la plupart des procédés en cause, débute obligatoirement dans un pays voisin ou proche, qui a lui-même été l'objet d'une telle conquête, l'expansion se faisant en chaîne et chaque satellite engendrant un nouveau satellite, par exemple la Chine puis l'Indochine, pour ne citer qu'un cas.

* * *

En sept ans, l'Indochine a subi le cycle complet des procédés de « guerre révolutionnaire ». Ceux-ci ont été favorisés par

plusieurs facteurs importants : l'immense développement des frontières sino-indo-chinoises permettant de continues infiltrations ; un front de mer également très développé offrant les mêmes possibilités ; l'éloignement du théâtre de guerre, à douze mille kilomètres de la métropole, limitant sérieusement l'envoi d'effectifs nombreux, alors qu'il eût fallu la présence de forces dans presque toutes les localités ; et enfin, une population et un encadrement européens relativement peu nombreux.

L'analyse actuelle des procédés de la « guerre révolutionnaire » jette une lumière nouvelle sur cette lutte indochinoise, restée incompréhensible sous certains de ses aspects, le « pourrissement », dont il était souvent question, ne trouvant pas une explication suffisante. Celui-ci représentait donc le résultat de l'emprise lente et raffinée sur les populations, qui d'elles-mêmes n'éprouvaient aucune envie de s'engager dans une guerre d'extermination.

Cependant, si les processus en question ont permis de créer aussi bien une sédition généralisée que la formation graduelle de « forces principales », la primauté initiale du facteur population a dû céder le pas au facteur militaire de la période finale. Or celui-ci eût été nettement insuffisant du côté adverse sans l'intervention, d'une durée strictement limitée, de forces organisées chinoises à la phase ultime du quatrième mois de la lutte à Dien-Bien-Phu.

Quoi qu'il en soit, un mode nouveau de guerre est apparu, né en Chine, dont la vieille civilisation avait déjà apporté au monde la poudre et les fusées. Toutefois, la « guerre révolutionnaire », malgré des succès indéniables et des possibilités peut-être encore plus développées à l'avenir, n'est pas nécessairement infaillible, ce qui apparaît déjà dans le cas de l'Algérie.

(A suivre)

J. PERRET-GENTIL